



EVES DESSINÉS

Comment représenter le fantasme ? Une BD adaptée d'une célèbre nouvelle de Schnitzler relève le défi.



LIVRE > *Nouvelle de rêve*, Jakob Hinrichs, traduit de l'allemand par Jörg Stickan, suivi du conte de la nouvelle originale dans la traduction de Pierre Deshusses, Level Attila, 160 p., 23 €.

Cette bande dessinée n'est pas la simple adaptation graphique de la « Nouvelle rêvée » de Schnitzler (déjà adaptée au cinéma par Kubrick dans *Eyes Wide Shut*). Il s'agit plutôt d'une confrontation personnelle avec elle, remarque Sigrun Galtner sur le site *Literaturkritik*. L'ouvrage risque donc de désorienter les incondtionnels de l'auteur viennois. Mais, après tout, ses premiers lecteurs ne le regretent-ils pas aussi ? Comme le dit Jens Balzer, dans la revue *zero*, « refoulement et pulsions, ce qui est inconscient, désirs réprimés », tels sont les thèmes de ce court récit passablement transgressif qui met en scène un couple insatisfait confronté à ses fantasmes. Jakob Hinrichs place l'intrigue de la Vienne des années 1920 dans un monde contemporain mais très intemporel, baignant dans une esthétique qui évoque les années 60. Ses vignettes « ont l'air à la fois figées et vivantes, libres et libérées », note Balzer. L'une des caractéristiques de la nouvelle est la porosité entre réalité et fantasme. Hinrichs relève avec brio ce défi en puisant son inspiration visuelle aussi bien chez les peintres comme George Grosz et Otto Dix que dans les comics de superhéros.

NOUS ET LES AUTRES

Comment la civilisation occidentale a, en cinq siècles, conquis la planète ; et pourquoi elle risque maintenant de devoir passer le flambeau.



LE LIVRE > *Civilisations. L'Occident et le reste du monde*, de Niall Ferguson, traduit de l'anglais par Pascal Marie Deschamps, éditions Saint-Simon, 314 p., 21,80 €.

Pourquoi la Chine, qui dominait le monde au xv^e siècle, s'est-elle effondrée (avant de revenir aujourd'hui au galop) ? Pourquoi le monde musulman, autrefois si actif intellectuellement, a-t-il sombré au xvii^e siècle dans la léthargie ? Pourquoi les destins de l'Amérique du Nord et du Sud, conquises en même temps, ont-ils divergé si spectaculairement ? Pour l'historien britannique Niall Ferguson, tout est affaire de « civilisation » – concept (attribué à Turgot) qu'il élargit à tous les éléments d'une organisation humaine complexe : réalisations artistiques et intellectuelles, ainsi que les institutions économiques, sociales ou politiques qui les ont permises. Et à cette aune, c'est notre civilisation occidentale qui depuis quelques siècles triomphe. « Prenez le monde en 1411, récapitule Malcom Turnbull dans *The Monthly*, L'Europe n'était qu'un chaotique champ de bataille imbibé de sang et ravagé par la peste. Neuf des principales cités mondiales sur dix étaient en Asie, et la Chine était de loin la plus riche et la plus puissante nation de la terre. » Oui mais : « les Chinois qui avaient une formidable avance ont tout fichu en l'air à cause de leur profond conservatisme culturel et d'un pouvoir central complètement sclérosé », résume Sam Leith

dans *The Spectator*. Le centralisme bureaucratique chinois qui avait permis la construction d'un formidable réseau de canaux unifiant le pays, ou suscité la production de la première encyclopédie, s'est effondré sous son propre poids.

Pourquoi l'Europe a-t-elle mieux tiré son épingle du jeu ? Parce que, explique Ferguson, elle a su développer six « avantages concurrentiels » : « trois qui sont toujours cités : la science, la médecine et l'éthique protestante du travail, récapitule *The Economist*, et trois plus inhabituels, car honteusement méconnus (et à ce titre généralement sous-estimés dans l'analyse marxiste) : la concurrence, le droit de propriété et la société de consommation ». Autrement dit, le secret de l'Occident, ce serait d'avoir, sur fond d'« idéologie protestante » (travail, épargne et valorisation du succès individuel), promu les meilleures conditions du progrès économique. « Ferguson a une curieuse notion de la civilisation, impossible à distinguer du capitalisme de consommation ! » ironise David Arnold dans *Time Literary Supplement*.

La démonstration de Ferguson est pourtant très solide, et s'appuie sur une myriade de faits. Elle prend même quelques détours inattendus, notamment par la mode : pourquoi l'habit des bureaucrates anglais, le costume-cravate, est-il devenu l'uniforme de tous les cadres sup de la terre ? Pourquoi le blue-jean a-t-il envahi la planète ? (Et, ajoute *The*

Economist, « comment la Russie soviétique n'a-t-elle jamais pu en fabriquer que d'inféctes copies, elle qui produit des avions de combat et la bombe H ? ») La réponse à toutes ces questions : l'Europe a su la première se préoccuper du consommateur, et généraliser les moyens de le satisfaire.

Aujourd'hui, la problématique a changé. La vraie question, c'est de savoir si notre magnifique civilisation occidentale va garder sa suprématie, ou si ses rivaux malheureux vont enfin prendre leur revanche. Et, ironise Amol Rajan dans *The Independent*, « si Ferguson est imparable quand il s'agit du passé, pour le futur il a en revanche un peu de mal ». De fait, l'auteur n'a guère mieux à offrir que ce constat : l'Occident n'est pas forcément fichu, mais c'est l'Asie qui a désormais l'initiative : elle a « téléchargé les logiciels occidentaux », c'est-à-dire repris à son compte les méthodes et les systèmes de pensée de l'Occident, et notamment sa fameuse éthique religieuse. Ferguson produit même cet argument fort original : alors que l'Occident se déchristianise à grands pas, la Chine, elle, serait en train de faire le chemin inverse. Après Sun Yat-sen et Chiang Kai-shek, chrétiens tous deux, l'on y compterait désormais plus de pratiquants qu'en Europe. « Une partie des leaders du PC chinois reconnaissent que le christianisme est une des principales forces de l'Occident » se félicite Ferguson, qui cite cette déclaration officielle : « C'est indéniablement le christianisme qui a permis l'émergence du capitalisme européen et la transition vers la démocratie. » Mais Ferguson jette peut-être le bouchon un peu trop loin en insinuant que l'ex-président du PC chinois, Jiang Zemin, aurait même exprimé le regret de pas avoir avant son départ érigé le christianisme en religion officielle du pays.



Selon Niall Ferguson, l'éthique protestante du travail se propage en Asie. © JON CHASE / HARVARD UNIVERSITY